

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

# LES PRÉSENCES

CAROLINE BONGRAND

# LES PRÉSENCES

*Roman*



© Éditions Denoël, 2023.

© À vue d'œil, 2023,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0685-8

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*Pour mes Jen*

*Dominique Robinet-Duffo*

*Laurence Levy*

*Isabel Vincent*

*Nathalie Honnay*

*Edyta Winiarska*

*À Jenifer Belilty, la vraie*

« Les gens meurent seulement  
lorsque nous les oublions. »

Nikos Kokàntzis, *Gioconda*

## PROLOGUE

### LE MIEL

– Viens ici, petite fille, avait dit la vieille, ses cheveux blancs, bien longs, ramassés par une multitude d'épingles qu'elle piquait chaque matin pour se faire un chignon.

Sa grande robe blanche ajourée en coton et son gilet en crochet lui donnaient un air de femme vivant dans sa chemise de nuit. Elle avait pris du pain, étalé du miel dessus, Seva s'était précipitée, et Nona lui avait tendu la tartine.

– Assieds-toi, *kerida*, mange et écoute-moi. Le voisin est venu me prévenir. Ils entrent dans les maisons et emmènent tout le monde. Moi, je n'ai plus beaucoup de temps à vivre, je m'en fiche. Qu'ils viennent donc me chercher.

Seva mangeait sa tartine. Du haut de ses dix ans, elle saisissait la gravité du moment.

– Mais toi, tu es une enfant, il te faut ta vie. Alors tu vas t'enfuir, tu m'entends ?

Tu affiches ton plus beau sourire, tu gambades dans les rues l'air de rien, et tu prends le chemin qu'empruntait papa pour aller vers les champs, en sortant de la ville, tu te souviens ? Et là, tu te caches, tu te sauves. Tu sauras quoi faire. Tu sauras quoi faire parce que tu es une petite très, très intelligente. Parce que tu es la fille de ton père, un homme extraordinaire, et de ta mère, une merveilleuse et vaillante femme, Dieu ait leur âme. Tu comprends ce que je te dis, *ijika* ?

– Oui, Nona.

– Tu te souviens du chemin ?

– Oui, Nona.

– C'est bien.

– Mais alors je ne te reverrai pas ?

– C'est mieux ainsi. Si tu restes avec moi, ils t'attraperont, et Dieu sait ce qu'ils comptent faire de nous, et des enfants... Mais pas des bonnes choses, pas des bonnes choses. Je t'aime comme le soleil, comme le bleu de la mer, je t'aime comme le chant des oiseaux le matin, comme le miel sur le pain.

Et parce que je t'aime, je veux que tu partes maintenant. Prends ça avec toi.

La vieille mit entre les mains de l'enfant une petite pochette de soie contenant quelques bijoux.

– Tu trouveras là deux colliers de ta mère, ses bagues et les miennes, celles de ton autre grand-mère, paix à son âme, quelques bracelets et trois broches. Et un peu d'argent, même s'il ne vaut plus rien maintenant. Prends ce pain aussi, que tu aies de quoi te nourrir pendant un jour ou deux. Tu es mignonne, on te donnera toujours quelque chose à manger. Pour boire, tu as les fontaines. Ne reste pas sans boire ou sans manger, tu me promets ?

– Je te promets.

– Tu comprends, *kerida*, c'est le troc. Contre une bague, tu obtiendras un repas. Mets tout ça bien dans tes poches, et n'hésite pas à en faire usage, il faut vivre. Tu es le trésor de notre famille, tout ce qu'il en reste. Je t'en supplie, reste vivante. Je t'aime. Nous t'aimons tous, moi, la vivante, et nos morts aussi. À la campagne, il y aura de quoi te

nourrir, pas beaucoup plus qu'ici, mais un peu plus.

– Et Nissim ?

– Nissim ? Ma Seva, cœur de mon cœur, j'ignore où est Nissim, mais tu n'as plus le temps. File maintenant, soleil de ma vie.

La grand-mère prit sa petite-fille fort contre elle. Seva regarda une dernière fois sa maison, pleine d'amour et de souvenirs, fixant le décor dans sa mémoire. Elle avait le cœur serré. Puis Nona ouvrit la porte qui donnait sur une ruelle légèrement en pente. Et Seva sortit, en marchant, d'abord lentement ; très vite sa nature prit le dessus, et elle se mit à sautiller, comme elle le faisait toujours.

Mais Seva était curieuse, et elle voulait savoir si les parents de Nissim lui avaient dit la même chose, et donné des bijoux et de l'argent, même s'il n'avait plus de valeur. Peut-être que tous les enfants du quartier se retrouveraient là-bas, dans les champs, les poches pleines de bijoux et de billets. Seva s'imaginait déjà jouer à la marchande

avec d'autres petites filles : « Oh, mais cette bague est très jolie, j'aimerais beaucoup vous l'acheter, c'est combien ? » Elle marchait tête baissée, elle avait entendu dire que certains soldats arrêtaient ceux qui osaient les regarder droit dans les yeux. Elle se faisait le plus discrète possible, se dirigeant, contrairement à ce que lui avait demandé sa grand-mère, vers la rue Egnatia. « Seulement un petit détour », se disait-elle pour se rassurer, alors qu'elle croisait des voitures étrangères et des camions remplis de soldats. Rien qu'un petit détour. Quelques rues plus loin, elle trouverait la jolie maison de Nissim.

Tout à coup, Seva entendit parler allemand, cette langue qu'elle détestait. Seva, elle, aimait la langue de ses parents, de sa Nona, et le français, qu'elle apprenait à l'école. Elle admirait, sans le parler, l'italien que l'on entendait ici ou là. Même le grec lui était doux, avec ses « r » si tendrement roulés.

Quelqu'un hurlait des ordres. Mais la petite fille décida de poursuivre son chemin,

et entonna une chansonnette pour se donner du courage. Une enfant charmante : la peau claire, les yeux noisette, les cheveux auburn retenus par deux pinces fines, une de chaque côté du visage, des anglaises rebondissant sur ses épaules.

Elle aperçut alors Nissim, accompagné de ses parents et de sa grande sœur Paula. Des têtes d'enterrement. Les quatre suivaient un groupe de femmes, d'hommes et d'enfants encadré par une demi-douzaine de soldats qui les emmenaient vers le nord.

– Nissim ! lança-t-elle, à la fois aussi fort et aussi discrètement qu'elle le pouvait.

Aussitôt, Nissim, qui avait reconnu sa voix, la chercha des yeux. Lorsqu'il l'aperçut enfin, Seva lui fit signe de la rejoindre. Le petit garçon secoua la tête : il ne voulait pas.

S'il était urgent qu'elle fuie pour sauver sa vie, il en était de même pour Nissim, surtout maintenant, alors que le groupe dont il faisait partie, grossi par les habitants des maisons voisines délogés sans ménagement et brusqués par des soldats, était conduit vers le

centre. Lorsqu'on regroupait des gens, pensa la petite fille, ce n'était jamais bon signe. L'année précédente, quand on avait appelé sur la place de la Liberté tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans, dont le père de Nissim, c'était pour les emmener dans des camps de travaux forcés ; nombre d'entre eux étaient morts, à seulement quelques heures de leur foyer, accablés par la tâche, la chaleur et le manque de nourriture.

– Nissim ! lança à nouveau Seva.

Le petit garçon lâcha la main de sa grande sœur de seize ans et se faufila parmi ce qui commençait à devenir une petite foule. Puis, échappant au regard des militaires, il marcha jusqu'à Seva.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Tu dois venir avec moi. Tout de suite.

Elle lui prit la main, avec force. Nissim, hésitant, se retourna le temps de quelques instants vers ses parents. Le regard de son père, Elie, croisa le sien. Nissim pouvait le lire dans ses yeux : son père validait son échappée. Mais il remarqua aussitôt la manière dont

sa mère s'était brusquement détournée, une main cachant son visage, et son père semblait maintenant la soutenir.

– On marche un peu, et après on court, d'accord ? lui dit Seva.

– D'accord, répondit Nissim, peu convaincu.

Se tenant fermement par la main, ils couraient maintenant aussi vite qu'ils pouvaient. Ils avaient l'habitude des pavés, ces réflexes et cette souplesse enfantine qui font bondir plutôt que tomber. Deux petits qui gambadent, cela n'attirerait le regard de personne. Les enfants, ça bouge, c'est normal. Alors que des adultes qui commencent à courir, c'est qu'il y a un problème. Derrière eux, de plus en plus loin, ils pouvaient encore entendre cette langue qui leur était complètement étrangère deux ans plus tôt. Ceux qui la parlaient faisaient très peur. Leur accoutrement, d'abord, la couleur affreuse de leurs vêtements. Et ces armes qu'ils portaient, tous, en bandoulière ou à la ceinture, et ces casques dont les lanières cachaient à peine des mâchoires carnassières.